

Autofiction et sociologie sur les scènes de Paris

Philippe Couture

Number 173 (4), 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92213ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Couture, P. (2019). Autofiction et sociologie sur les scènes de Paris. *Jeu*, (173), 76–79.

AUTOFICTION ET SOCIOLOGIE SUR LES SCÈNES DE PARIS

Philippe Couture

Et si l'essai sociologique permettait de rénover le théâtre français? Ancrés dans la pensée du sociologue Didier Eribon et de l'écrivain Édouard Louis, les spectacles *Retour à Reims* et *Qui a tué mon père* brouillent les pistes entre théorie et autobiographie.

Parfois, le hasard des programmations est d'une cohérence inespérée. En janvier, au Théâtre de la Ville, à Paris, était présenté *Retour à Reims* dans la mise en scène de Thomas Ostermeier et, en mars, au Théâtre de la Colline, *Qui a tué mon père*, un spectacle

de Stanislas Nordey et Édouard Louis. Pièces marquantes de la saison d'hiver 2019, ces deux œuvres brassent les mêmes questions et suscitent les mêmes réflexions, malgré des mises en scène singulièrement distinctes. Les textes, eux, se font parfaitement écho. Rien de surprenant: le jeune Édouard Louis est

influencé par Didier Eribon depuis la prime adolescence, et les traces de sa pensée sont manifestes dans *Qui a tué mon père*.

Les deux pièces ont créé une conjoncture passionnante de regards sur l'Occident actuel. L'occasion, par exemple, de réfléchir à une gauche qui renonce à la classe ouvrière et l'abandonne à une droite juchée sur un discours de plus en plus populiste. Occasion, également, de réfléchir au fossé entre peuple et élite et à l'injonction de la masculinité qui broie le cœur des hommes. Occasion, finalement, de se demander si l'autofiction, ce genre en perdition au théâtre, ne va pas être sauvé par le recours aux mécanismes de l'essai théorique. Dans ces deux spectacles, la sociologie et la philosophie s'allient pour créer un théâtre de l'intime évoluant doucement vers une posture théorique assumée. Ces spectacles inventent en effet une forme inédite, qui combine le sens du récit du biographe et la plume affûtée de l'essayiste, les propulsant dans un écrin scénique qui les magnifie et les clarifie.

JEU DE MIROIRS

Dix ans après la parution de *Retour à Reims*, Édouard Louis reprend plus ou moins la même prémisse que Didier Eribon pour écrire *Qui a tué mon père*. Les deux œuvres commencent à peu près de la même façon, par le regard posé par un intellectuel parisien sur la vie de son père ouvrier, libérant une parole abondante et une critique acérée de la société



Qui a tué mon père, texte d'Édouard Louis, mis en scène et interprété par Stanislas Nordey (coproduction Théâtre national de Strasbourg et la Colline—théâtre national), présenté à la Colline—théâtre national en mars et en avril 2019.
Sur la photo: Stanislas Nordey. ©Jean-Louis Fernandez



Retour à Reims, d'après l'essai de Didier Eribon (Fayard, 2009), adaptation et mise en scène de Thomas Ostermeier (Schaubühne, Berlin), présenté au Théâtre de la Ville, à Paris, en janvier et en février 2019. Sur la photo : Irene Jacob, Blade Mc Alimbaye et Cédric Eeckhout. ©Mathilda Olmi/Théâtre Vidy-Lausanne



Retour à Reims, d'après l'essai de Didier Eribon (Fayard, 2009), adaptation et mise en scène de Thomas Ostermeier (Schaubühne, Berlin), présenté au Théâtre de la Ville, à Paris, en janvier et en février 2019.
Sur la photo : Blade Mc Alimbaye, Cédric Eeckhout et Irène Jacob. © Mathilda Olmi/Théâtre Vidy-Lausanne

française. Chez Didier Eribon, le père vient de mourir. Chez Édouard Louis, il est ankylosé par la fatigue et la maladie. Le premier texte, même s'il s'appuie sur l'autobiographie, glisse vivement du côté de la réflexion sociologique et philosophique, Eribon se laissant toujours rattraper par les réflexes de l'essayiste. Le deuxième suit le même chemin mais tangué plus manifestement du côté de la littérature et du théâtre, construit comme un monologue adressé directement au père.

Dans les deux cas, le fils a quitté la région natale pour se construire une identité d'intellectuel homosexuel, entrant en contradiction avec la vie qu'a menée le père. *Retour à Reims* et *Qui a tué mon père* peuvent être lus comme des récits de honte sociale et sexuelle ou de dissociation identitaire d'avec l'héritage du père. Ils peuvent aussi être vus comme des réflexions sur le déterminisme social et la reproduction des schèmes des classes sociales, auxquels les auteurs réussissent à échapper, mais dont ils observent les ravages sur leur milieu d'origine. Eribon et Louis mettent en relation ces phénomènes sociologiques avec la récupération politique qui en est faite dans la France actuelle, racontant comment les ouvriers jadis communistes et syndicalistes répondent aujourd'hui à l'appel de la droite radicale qui a mieux cerné leur colère, et comment des politiques socialistes désavantageuses pour la classe ouvrière l'ont peu à peu affaiblie.

LA MORT DU PÈRE

Chez Édouard Louis, dont le texte est plus frontal dans son adresse au père, cette dimension explose puissamment sur scène. La pauvreté de l'ouvrier et la dureté du travail ont fait du père un homme détruit par une «injonction permanente à la virilité». De cet inéluctable déclin, l'auteur fait une analyse politique qui pointe du doigt les gouvernements français successifs, de plus en plus néolibéraux, jugés responsables de la dégradation de cet homme, comme tant d'autres si usés par la vie avant même la cinquantaine. «La politique change tout pour les gens comme toi», écrit Édouard Louis.

Pour représenter cet affaissement du père, Stanislas Nordey met en forme une idée simple et efficace: la figure paternelle est représentée par un mannequin inerte, figé à table dans une position de repli, en quelque sorte coincé pour toujours dans la soumission. C'est à cet homme brisé que Nordey, qui signe la mise en scène et interprète lui-même l'ardent monologue, adresse une passionnante diatribe. Le père paralysé dans cette immobilité est aussi le symbole d'une parole à laquelle le fils n'accepte plus qu'on s'oppose et dont il ne laissera pas le flot être entravé. Il retrouve la liberté de reprocher à son père sa masculinité tyrannique, tout comme il trouve un espace de réflexion pouvant l'expliquer et l'excuser, tant elle n'est pas le fruit de la volonté du père mais le résultat d'une conjoncture sociopolitique écrasante.

À surveiller : Le Théâtre national Wallonie-Bruxelles accueillera du 22 au 26 janvier la pièce *Histoire de la violence*, d'Édouard Louis, mise en scène par Thomas Ostermeier. Elle sera ensuite présentée à Paris au Théâtre de la Ville, du 30 janvier au 15 février. La pièce a été créée l'an dernier à la Schaubühne, à Berlin.

Un deuxième et un troisième mannequin identiques apparaîtront, autour desquels Nordey tournoie en ne lâchant jamais le fil de sa parole. Illustration de la succession des générations d'hommes brisés et violents dans cette famille? Image percutante de la fin de ce cycle par le contraste entre l'acteur énergique et ses partenaires inertes? Album de souvenirs de la vie d'un homme qui ploie sous le travail et qui observe son fils se dérober à un destin similaire? Un peu tout ça, oui.

À mesure que se construit cette image se déploie une mise en accusation percutante. «C'est la faute de Sarkozy», assène Stanislas Nordey avec sa diction singulièrement syncopée. «C'est la faute de Hollande et la faute de Macron», poursuit-il. Dans son flot ininterrompu de paroles pleuvent les exemples appuyant son propos: l'abolition du RMI (revenu minimal d'insertion) ou la suppression de l'APL (aide personnalisée au logement), par exemple. «Ce genre d'humiliation te fait ployer le dos», dit-il.

L'ÉCHEC DE LA GAUCHE

Il y a davantage de distanciation dans la mise en scène que propose Thomas Ostermeier de *Retour à Reims*. Ici, nous sommes dans un studio de son où un réalisateur et une actrice enregistrent la narration d'un film documentaire inspiré du livre de Didier Eribon. Les images du film tissent une toile de regards sur la famille d'Eribon, sur la vie en province ou sur l'histoire du communisme et des révoltes ouvrières. En parallèle, le réalisateur et l'actrice, rejoints par le jeune propriétaire du studio d'enregistrement, questionnent le propos à l'aune de la révolte des gilets jaunes.

Le procédé tire plus manifestement le théâtre du côté de l'essai sociopolitique. Ostermeier fait de la scène un espace de réflexion sur la question du passage d'une classe sociale à l'autre et sur l'idée de l'échec de la gauche à servir les intérêts de la classe ouvrière. Sa mise en perspective permet d'en élargir la

portée à la situation qui prévaut partout en Europe et —c'est moi qui souligne— elle touche aussi à des perspectives similaires en Amérique du Nord, où monte également la droite populiste. C'est vers elle que se tournent les démunies et les exploités « pour se sentir exprimés », analyse Eribon. Une parole que le spectacle très conceptuel d'Ostermeier déploie en de multiples variations.

Il n'est pas si fréquent que le théâtre français contemporain se consacre à ce point à des personnages issus des classes populaires, qui deviennent ici l'objet d'un regard à la fois bienveillant et d'une analyse sociologique et politique percutante, dans des formes théâtrales qui sont à mi-chemin entre l'auto-fiction et l'essai sociologique. Peut-être y-a-t-il des leçons à en tirer pour le théâtre québécois, qui a une forte expérience avec les personnages ouvriers, mais qui a rarement osé les présenter au théâtre autrement que par des fictions traditionnelles et réalistes. Les formes mi-dramatiques, mi-théoriques vues cet hiver-là à Paris peuvent à tout le moins être considérées dans le prolongement de certaines œuvres québécoises ayant représenté les ouvriers et ouvrières en tant que héros dramatiques. Croisons les doigts pour qu'aient lieu des tournées nord-américaines qui permettraient au public d'ici de s'y frotter. •

Critique de théâtre et journaliste culturel travaillant entre Montréal et Bruxelles, **Philippe Couture** collabore à *Jeu* depuis 2009. Après une formation en journalisme et des études théâtrales à l'UQAM, il a publié fréquemment dans les pages du magazine *Voir* et du quotidien *Le Devoir*, en plus de collaborer à *Liberté*, à *UBU Scènes d'Europe*, à *Alternatives Théâtrales* et à ICI Radio-Canada Première (radio et web).

Qui a tué mon père, texte d'Édouard Louis, mis en scène et interprété par Stanislas Nordey (coproduction Théâtre national de Strasbourg et la Colline—théâtre national), présenté à la Colline—théâtre national en mars et en avril 2019. Sur la photo : Stanislas Nordey. © Jean-Louis Fernandez

